



Charbonniers de Brocéliande

L'art de la fouée

Photographies & Témoignages



Charbonniers de Brocéliande

L'art de la fouée



Préface

Ce livre est né de rencontres...

Les premières rencontres, ce sont celles avec Célestine Maleuvre et Roger Guégan, deux charbonniers ayant travaillé en forêt de Brocéliande. Au fil de nos discussions, leurs souvenirs esquissent ce qu'était la vie en forêt auprès des fouées il y a une soixantaine d'années. Ces entretiens, réalisés dans le cadre de mon travail pour la municipalité de Paimpont, ont été la trame de l'exposition: « Vieux métiers de la forêt de Brocéliande » en 2005.

Pendant la création de cette exposition, j'apprends l'existence d'une série de photographies réalisées par Pascal Glais à l'occasion de la dernière fouée montée à Paimpont, en 1993, à l'initiative de l'Association des Amis du Moulin du Chatenay. C'est ainsi que les témoignages de nos deux charbonniers sont pour la première fois associés à ces photographies prêtées par l'écomusée du Pays de Montfort-sur-Meu.

Lors du passage de cette exposition à la médiathèque de Plélan-le-Grand, le bibliothécaire me glisse l'idée d'un partenariat concernant l'édition d'un livre. « Charbonniers de Brocéliande, l'art de la fouée » est donc le fruit d'une collaboration avec la médiathèque et l'animateur multimédia, la deuxième après l'édition des « mémoires et souvenirs d'Armand Gernigon ». Pascal Glais s'associe au projet, très vite convaincu de l'intérêt de rassembler dans un même livre ses photographies et les témoignages de Célestine Maleuvre et Roger Guégan, derniers charbonniers de Brocéliande. La proposition d'édition emporte l'adhésion de l'Association des Amis de la Bibliothèque de Paimpont qui décide de soutenir le projet.

Deux ans plus tard, le livre est quasiment achevé. Une dernière rencontre avec un étudiant roumain fait surgir l'idée d'intégrer une nouvelle personne, Hubert Manguet, et une autre forme de témoignage en conclusion de ce livre.

En espérant que « Charbonniers de Brocéliande, l'art de la fouée » provoque encore d'autres rencontres pour que la mémoire de la forêt reste vivante.

Laurent Goolaerts

Agent du patrimoine à Paimpont



Les charbonniers ont fortement contribué à donner à la forêt le visage qu'elle a aujourd'hui. Des milliers de cercles ornent le sol dessous-bois, comme autant de fouées autour desquelles ils ont veillé. Des carcasses rouillées des fours à braisettes, aux vestiges de huttes, les traces de leurs activités apparaissent nombreuses, pour qui sait les lire. Il sera peu question des charbonniers d'avant le vingtième siècle dans ce livre.

L'intérêt pour leur vie commence au moment de la disparition de leur activité. Aussi les descriptions qui suivent nous ont été données par la dernière génération de charbonniers à avoir travaillé en forêt de Paimpont, avant, pendant et après la Seconde Guerre Mondiale.

Une vie en forêt

Les charbonniers se déplacent au gré des coupes forestières. Les bûcherons qui les précèdent abattent le bois en dehors des périodes de sève, de la Toussaint à la mi-avril. Les charbonniers commencent leur œuvre au début de l'automne suivant.

Ils vivent en forêt pour pouvoir surveiller les fouées. Leurs habitations rudimentaires, appelées « loges » ou « huttes », sont faites de branches et de terre. Le plus souvent rectangulaires, elles sont quelquefois rondes. Des branchages supportent les toitures confectionnées avec des genêts ou de la fougère recouvertes de galettes de terre et d'herbes rases coupées en carré, appelées « plisses ». Le bas de la loge est en terre, les murs en genêt et bouleau. La porte est constituée de branchages bien fournis et serrés les uns contre les autres.

Le mobilier, pour le moins sommaire, est fabriqué sur place. Quelques branchages recouverts de « gainche » ou de fougères font un lit. Une ou deux malles, des ustensiles de cuisine et une lampe suffisent.

Ils emportent avec eux un outillage peu volumineux, ainsi que leurs chiens et leurs volailles.

Suivant le temps, la cuisine est faite dehors ou au milieu de la loge, sur la terre ou sur une grosse pierre plate. A côté, une petite hutte sert à stocker le cidre au frais et les aliments.



L'emplacement de la loge est de préférence situé sur une butte, non loin d'un ruisseau ou d'une fontaine, pour la lessive, la cuisine et l'alimentation. Une ligne forestière proche permet de sortir le bois et le charbon. L'une d'elles s'appelle encore « ligne de la charbonnière », dans le canton du Cannée.

Reconstitution d'une baraque de charbonniers à Telhouët.

De gauche à droite, les trois frères Guégan: Philippe, Roger, René et leurs compagnes

La motte ou meule de charbon de bois

On connaît peu de choses sur les anciennes techniques des charbonniers. On peut cependant penser que le savoir transmis autour de la fouée a peu évolué au cours des siècles. La plupart du temps la meule est construite sur l'emplacement d'une ancienne fouée. Le Charbonnier commence par monter une cheminée centrale triangulaire. Il dispose autour de celle-ci des branches coupées de quatre-vingt trois centimètres qui forment la meule. Il faut une quinzaine de cordes de bois en moyenne. Quand aux essences utilisées ? : « On brûle (...) du bouleau. Mais le chêne est encore meilleur; le hêtre est bon sans valoir le chêne; le sapin ne vaut rien; le châtaignier pas grand chose. » (Charles le Goffic, *Brocéliande*, Terres de Brumes, 1995)

La meule est ensuite recouverte de « plisses » ou « mottes » de terre qui permettent la cuisson à l'étouffée. Une couche de terre fine est enfin apposée. Le charbonnier allume alors la fouée par le dessus de la cheminée. La carbonisation proprement dite peut commencer. Elle durera une petite semaine. Les fouées sont surveillées nuit et jour et le tirage ajusté en permanence par des prises d'air en fonction de la pluie ou de la direction du vent. Une fois le charbon carbonisé, il faut arrêter la fouée en l'étouffant totalement. Suivent alors l'extraction et la mise en sac, étapes périlleuses où le charbon peut s'enflammer au contact de l'air. En principe, trois fouées sont en cours : une en préparation, une en cuisson, la troisième en extraction.

La technique du four à braisette a complété celle de la meule durant la seconde guerre mondiale. Le four à braisette est un four en métal en forme de coffre ou de marmite. Il est approvisionné en fagots ou petites billettes et donne un charbon de moins bonne qualité. La fabrication se fait en deux étapes. Le chargement et la cuisson durent une journée. L'extinction et l'extraction ont lieu la nuit suivante. Le charbon de bois produit par les fours alimente les moteurs à gazogène.

Petite histoire des charbonniers de Paimpont.

L'histoire des charbonniers en forêt de Brocéliande est très ancienne. Leur présence remonte au début de l'Age du Fer, il y a deux mille cinq cents ans, date des plus anciennes traces archéologiques liées à une activité métallurgique en Brocéliande.

Toutes les forges utilisent le charbon de bois pendant des siècles pour monter le métal au



Roger et Philippe Guégan montent une cheminée de fouée à Telhouët.

rouge. Des générations de charbonniers se sont donc succédées pour fournir aux forges locales le combustible nécessaire à la fusion du fer.

Avec la création des Forges de Paimpont, une nouvelle ère commence pour les charbonniers. Jacques de Farcy et François d'Andigné de la Chasse achètent la plus vaste forêt bretonne au duc de la Trémoille en 1653. Elle sera désormais exploitée exclusivement pour fournir les hauts fourneaux des Forges en charbon de bois.

Une petite armée de bûcherons et de charbonniers travaille pour les nouveaux propriétaires. En 1796, on compte cent vingt bûcherons, mineurs, dresseurs et charbonniers. En 1815, deux cents personnes sont employées dans la filière bois. « L'ensemble de ces ouvriers travaillent ponctuellement en fonction du carnet de commande. Payés à la tâche et bien qu'ayant une situation précaire, ces ouvriers bénéficient d'une position privilégiée par rapport à ce que devaient être les conditions de vie des paysans de la région. » (Guy Larcher, *Les Forges de Paimpont*, Carrefour de Trécilien, 1993)

La forêt est répartie en cantons qui sont exploités tous les vingt, vingt-cinq ans pour préserver les ressources. Mais ces mesures n'empêchent pas la détérioration du massif forestier. « Le bois de la forêt n'est plus propre qu'à charbon » (A.M. Paimpont. Procès verbal visite de la forêt de Brécilien, 18 septembre 1729)

Bientôt, elle n'est plus à même de fournir la quantité de charbon de bois nécessaire au bon fonctionnement des Forges. Dès 1777, les propriétaires achètent à l'extérieur des milliers de cordes de bois.

En 1796, M. Nicolle, le directeur des Forges s'inquiète de l'épuisement de la forêt. « Il faudrait en année commune 18 000 à 20 000 cordes... et la forêt n'en peut produire 3000 et encore le bois est-il trop jeune et rend peu de charbon. »

Il propose de réduire la durée de rotation des coupes à quinze ans au lieu de vingt-cinq ans.

Mais rien n'y fait, la trop grande consommation de bois réduit la forêt.

En 1815, « on évalue à 30 000 environ le nombre de sacs de charbon pesant chacun 50 kilos que consomment annuellement les Forges. » Les propriétaires qui veulent rester concurrentiels craignent une carence en bois et investissent dans des nouvelles techniques anglaises alimentées à la houille.

Le remplacement du charbon de bois par la houille vers 1820, puis la fermeture des Forges en 1884 va considérablement restreindre l'activité des charbonniers. Il faut alors trouver d'autres débouchés : les raffineries de la région nantaise, certaines branches de l'industrie chimique, les laboratoires...

Leurs nouveaux employeurs sont des négociants en bois et charbons comme Berson de Concoret ou Deronde Beignon. Ceux-ci achètent des coupes aux propriétaires forestiers. Les charbonniers sont payés au kilo de charbon ou à la corde de bois. Les charbonniers viennent alors principalement de la région de Camors dans le Morbihan. On les appelle les « mahos ». Ils parlent un gallo mélangé au breton. Fuyant une vie difficile, ils trouvent à Paimpont la possibilité de travailler le charbon de bois une plus grande partie de l'année.

Cette activité aux mains des négociants perdure quelques années, mais l'âge d'or des charbonniers est passé et leur nombre

décline : quarante-neuf charbonniers recensés à Paimpont en 1856, vingt-cinq en 1866, onze en 1891, dix-sept en 1921, neuf en 1936.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais la seconde guerre mondiale va permettre un dernier sursaut de l'activité charbonnière. Les restrictions d'essence ouvrent de nouveaux débouchés aux charbonniers de Paimpont. Le charbon de bois produit avec la technique dite du « four à braisette » alimente les moteurs à gazogène des voitures et engins agricoles.

Durant la guerre, le travail est rare. Le camp militaire allemand de Point Clos, à Gaël, est le principal employeur de la région. La fabrication du charbon de bois reste quasiment la seule alternative au travail pour l'occupant. Quatre entreprises se partagent la forêt de Paimpont. « Elles engagent de nombreux réfractaires au S.T.O. Ces éléments qui se côtoient en forêt, plus mal payés, vont être le réservoir des premiers noyaux de résistance comme celui du Parc Jacques. Il comprend douze personnes qui rejoindront le Maquis de St Marcel. » (Mongobert Gilles, *Liberté retrouvée en Pays de Brocéliande*, 1994)

La guerre terminée, les moteurs à gazogène disparaissent. C'est bel et bien la fin des charbonniers.

Si en 1946 vingt-deux charbonniers vivent à Paimpont, on en compte plus que six en 1954, un en 1962, et deux en 1968. Ces deux derniers charbonniers sont Victor Renouard et son fils. L'absence de débouchés ainsi que la disparition de la filière, l'obligent à acheter lui-même ses coupes, à faire son charbon, à trouver des acheteurs et à le livrer. Il s'organise, achète un camion pour les livraisons et établit son entrepôt au moulin de la Rosière à Plélan-le-Grand. Il brûlera son ultime fouée en 1973 dans la côte de Beauvais.



L'après charbonnier

Au début des années quatre-vingt, le métier de charbonnier a disparu. Leur savoir perdure pourtant grâce aux associations qui sollicitent d'anciens charbonniers pour faire découvrir leur technique au cours de manifestations locales.

L'Association des Parents d'élèves et Amis de L'école Laïque de Telhouët organise des « fêtes des charbonniers » en 1978, 1979, 1982

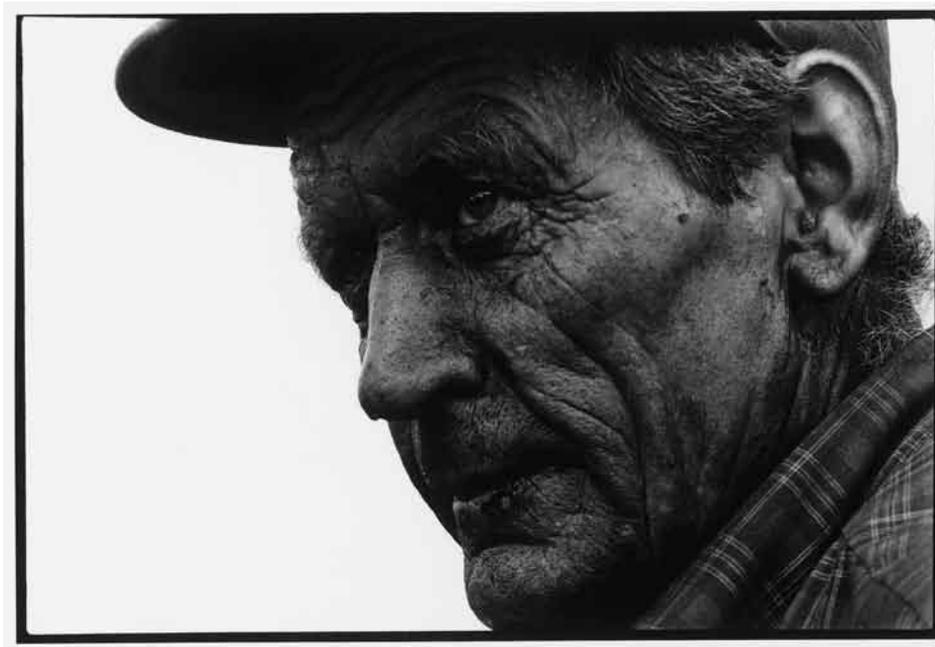
et 1987. Au cours de ces fêtes, qui durent une semaine, les quatre frères Guégan et leur cousine Célestine Maleuvre, montent des fouées de démonstration de cinq à douze cordes de bois. En juillet 1979, c'est aux Forges qu'a lieu une reconstitution par les anciens employés de la société Edet qui avait cessé son activité en 1954.

L'Association des Amis du Moulin du Chatenay poursuit ces actions enrichies d'un travail de recherche et de collectages sur les charbonniers. En 1984, la première exposition de l'association sur le thème s'intitule : « le métier de charbonnier ».

Le numéro hors série de la revue « Le Chatenay, Les Charbonniers à Paimpont : contribution à l'histoire d'une commune » écrit par Guy Larcher paraît en 1986.

En 1993, un collectif d'associations organise une « Fête du fer », rassemblement de savoir autour de la métallurgie. A cette occasion, René et Roger Guégan montent une fouée devant le moulin du Chatenay à Beauvais. Alain Goddaint y reconstitue deux fours à braisette. Ce passionné n'en est pas à son premier coup d'essai puisqu'il avait relancé l'activité des fours à braisette au Néard à Plélan en 1986, et qu'il montera une dernière fouée dans le Bois de Maxent en 1994.

En 2005, « l'Association des Amis de la Bibliothèque de Paimpont » organise une exposition sur les « Vieux métiers de la forêt de Brocéliande ». Un collectage auprès des deux derniers charbonniers de Paimpont est réalisé à cette occasion. Ce sont ces témoignages de Roger Guégan et de Célestine Maleuvre, associés aux photographies de Pascal Glais réalisés lors de la « Fête du fer » de 1993 qui constituent la trame de ce livre.

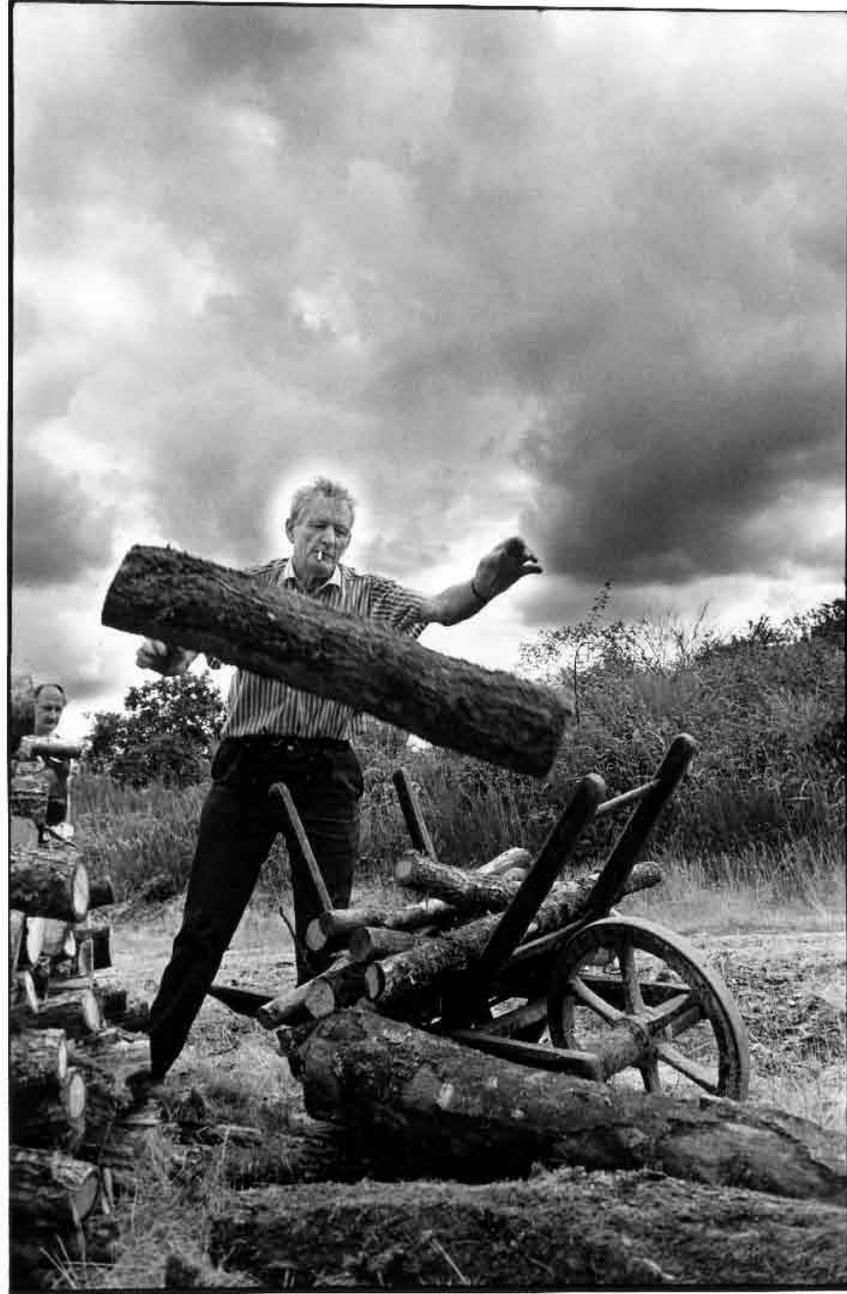






**Faire la fouée c'est pas tellement dur.
Quand tu as vu deux ou trois fois tu sais comment faire.**

**On faisait faire nos outils. On roulait le bois en brouette jusqu'à la fouée.
On n'avait pas de scie, pas de hache, pas besoin de ça, le bois était déjà coupé.**







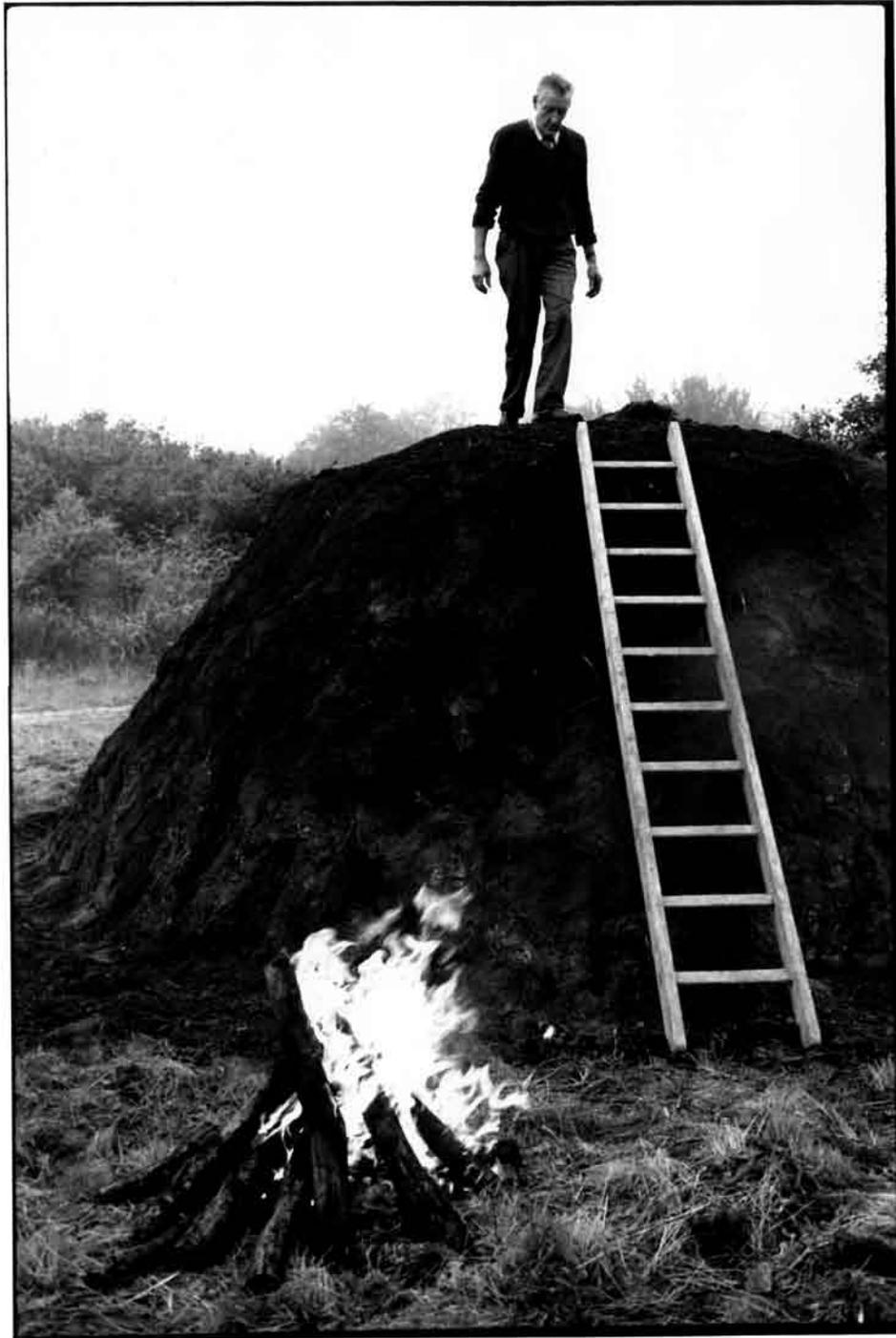
Parfois on faisait des petites fouées. J'ai vu faire des vingt-cinq cordes. C'était beau....





**Les bûcherons étaient devant, on suivait derrière.
On parlaient pas avec eux.
Y étaient payés à la corde et nous on cuisait à la corde derrière, c'est tout.**





**On avait des abris, des hayons on appelait ça : trois mètres de haut sur deux mètres cinquante de large.
C'était fait avec des genêts. La nuit quand y faisait du vent tout était emporté.**



Fallait bien faire le charbon de bois sous la neige, en sabot !
Pas de chaussettes, pas de chaussons, pas rien dans les pieds. On n'avait pas chaud aux pieds.
Mais sur la fin j'étais plus maligne. Je piquais des sacs vides qu'y nous donnait pour mettre le charbon
et je m'étais mise à faire des chaussons pour les sabots.
Jusqu'à minuit on faisait des chaussons. Comme ça on était bien.











Y a des fois quand on monte sur une fouée, on s'enfonçait dedans.
Mais on avait le coup, on étaient habitués.
On avait toujours une pelle qu'avait un grand pied qui faisait bien deux mètres.
On la tenait toujours en travers quand on montait dessus

**On regardait la fumée si c'était blanc ou bleu.
Quand c'est blanc c'est que ça cuit pas comme y faut,
quand c'est bleu, c'est comme le gaz, c'est que ça brûle bien.**







**Faut savoir avec des trous amener le feu.
On les faisait tout autour, à un mètre et on remplissait tout le temps par en haut,
jusqu'à ce qu'elle ne prenne plus de charbon.**





On met le feu dans le fond. Ca commence par la tête à cuire. Par le haut.

C'était dur physiquement. Il fallait aller chercher de l'eau, des seaux d'eau, loin, loin, pour éteindre le feu dans le charbon.



La fumée c'est bon pour les bronches.
Fallait faire le tour sept fois autour de la fouée dans la fumée et ça allait mieux après.
Le charbon c'est très sain.







Pour la refroidir c'était dur.
On montait dessus. C'était rouge comme de la braise.

On gagnait plus que les bûcherons, mais fallait bosser.
Celui qui travaillait, il était pas malheureux, à condition de travailler.





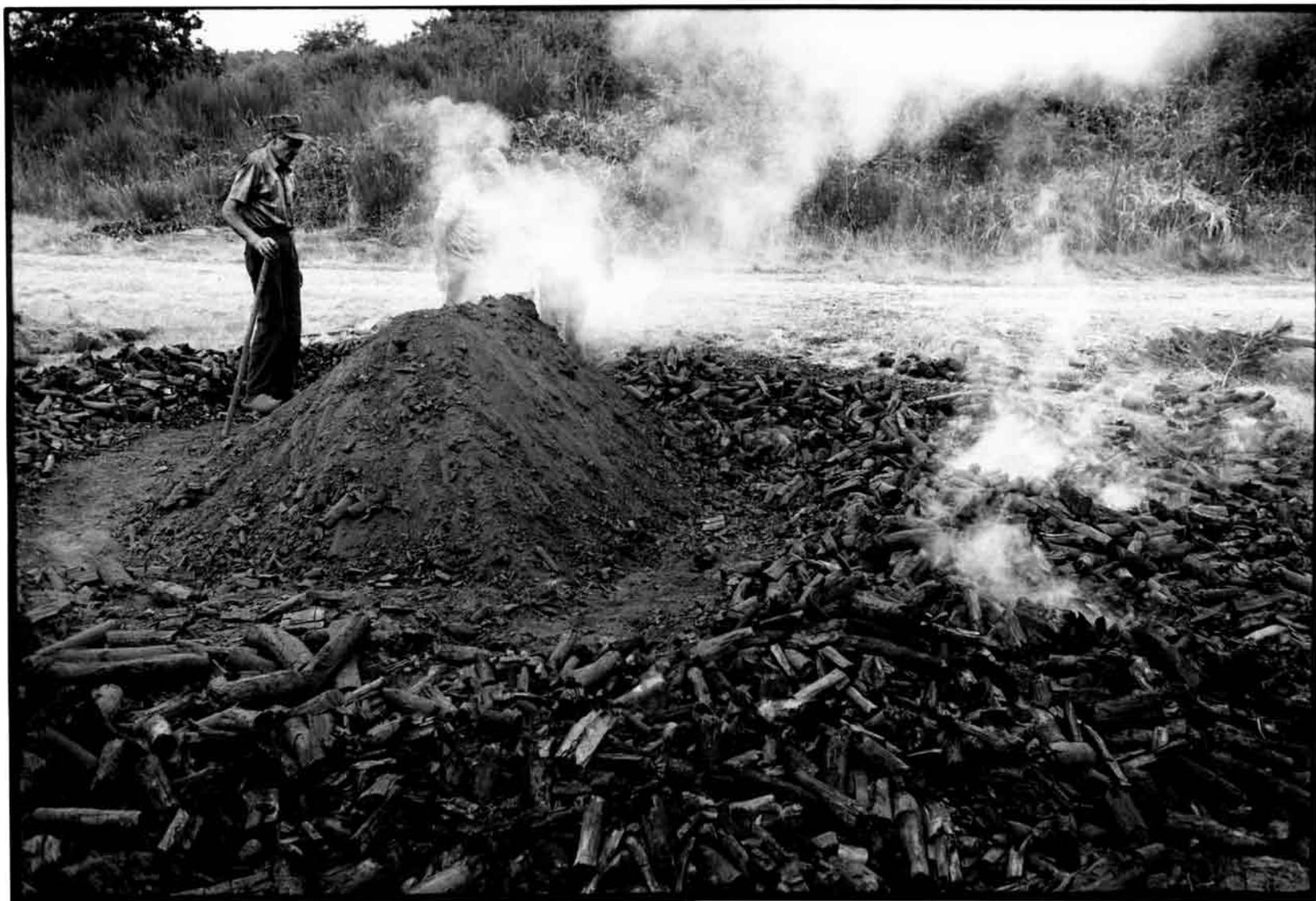




On enlevait toute la terre qu'était dessus pour la remettre après,
fallait que la terre soit propre, fallait pas qu'y ait une pierre.
Fallait toute la ranger et pis bien la nettoyer et la remettre dessus jusqu'à temps que l'air ne passe plus.

Quand on faisait du charbon on avait des mauvais morceaux aussi : tout était pas cuit.
On appelait ça des fumards.







On faisait trois sortes de charbon.
Du gros, du mi-gros et du petit.
Le gros fallait pas monter sur la fouée,
on était obligé de le mettre en sac, à la main.

On mettait le charbon dans des sacs, des grands sacs en toiles.
On appelait ça des sacs à « café ».



La fouée, ça dépend comment elle était éteinte, parce que ça s'allume facilement longtemps après.
Quand y a des sacs côte à côte, quand ça prend dans un...





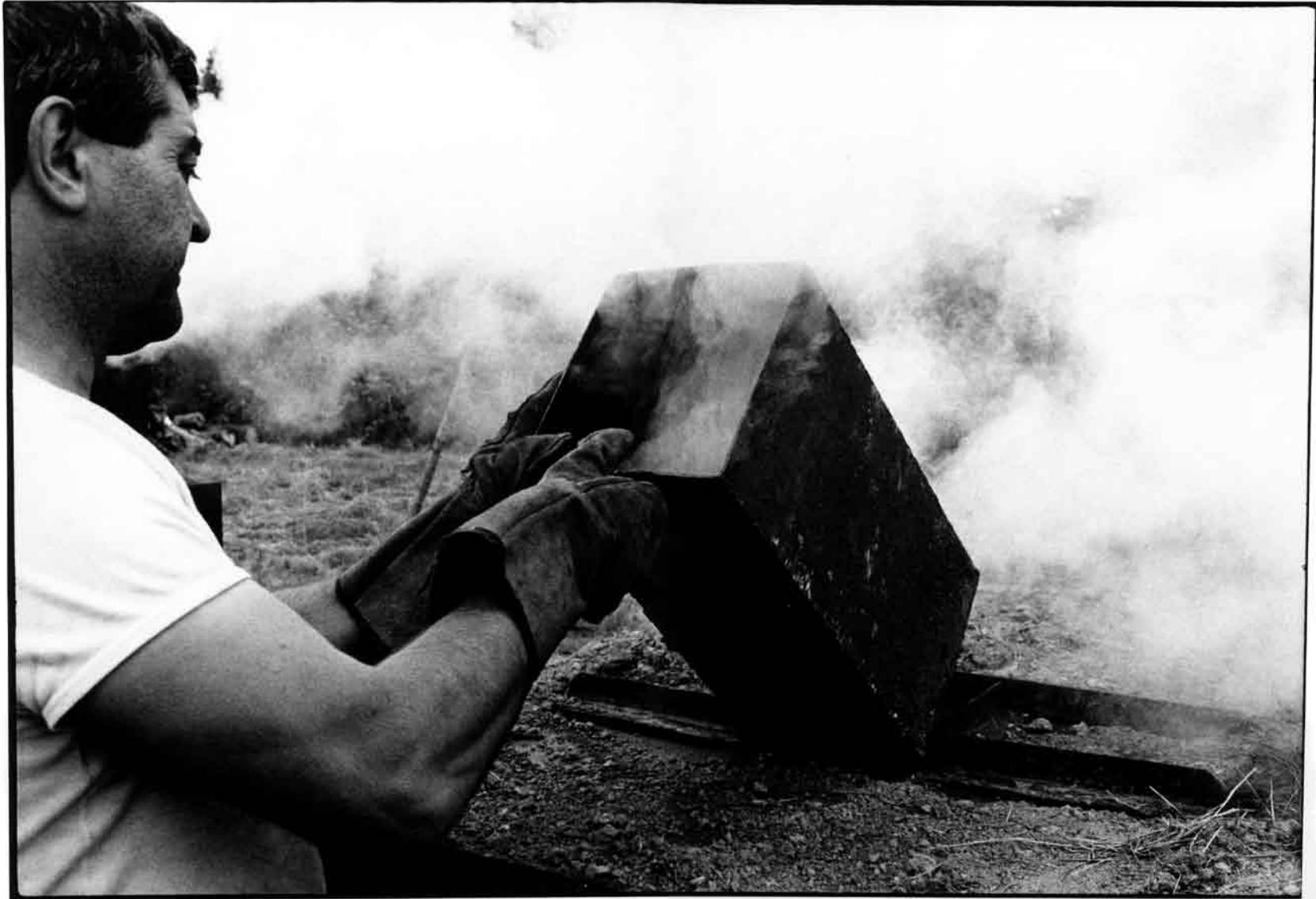
Pendant la guerre y avait des marmites et des fours à braisette.
On allait dans les fermes, à la journée pour faire marcher des machines agricoles au gazo.







La marmite, y mettait deux ou trois cordes de bois la dedans.
C'était une meule comme nous, en ferraille à la place de la terre.
Le charbon était pas le même, il était plus cuit.



Y faisait du four à braisette avec du fagot.
C'était pas du gros bois, que des branches.
Y faut avoir le four aussi, un couvercle qu'y rabattait dessus
avec un gros bout de bois pour l'empêcher de bouger.
Y faisait ça dans la journée.



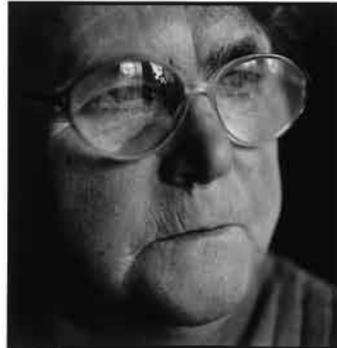
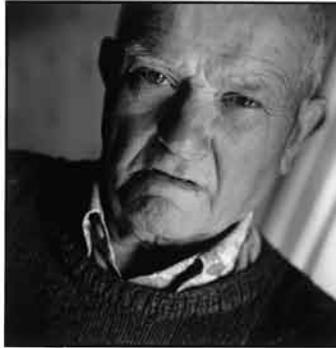
Traces...

Des milliers d'emplacements de fouées parsèment la forêt de Brocéliande. Elles sont invisibles une partie de l'année à cause de la végétation qui les recouvre. Elles apparaissent à l'hiver, surfaces planes, circulaires, à peine différenciées du sol forestier par le charbon de bois qu'elles recèlent en leur profondeur. Le promeneur non initié les enjambe sans même les apercevoir. Celui-ci ne s'étonnera plus de découvrir de vieilles carcasses rouillées ça et là. Peut-être pensera-t-il qu'ils'agit de déchets qui n'ont pas leur place en forêt. Saura-t-il qu'ils'agit de fours à braise abandonnés sur le lieu même de leur utilisation ? Que ces tas de ferrailles ont été l'objet d'une intense activité durant la Seconde Guerre mondiale ?





Témoignages de Roger Guégan (26 / 03 / 03) et de Célestine Maleuvre (05 / 03 / 03).



Où êtes vous né(e)? D'où votre famille est-elle originaire ?

Roger Guégan: *Je suis né le 24 juillet 1931 à Paimpont. Mon père était charbonnier, je sais même pas si mes grands parents l'étaient pas aussi. Ma grand mère était à Camors. Elle parlait pas le français beaucoup. Elle parlait que breton.*

Célestine Maleuvre: *Je suis née en 1928, à Lanvaudan dans le Morbihan. Mon père a toujours été charbonnier, c'était un cousin des frères Guégan. On vivait en forêt, d'une baraque à l'autre. Ma mère vivait à Lanvaudan, elle ne voulait pas rester en forêt, elle était toujours malade. Ma grand mère tenait un café à Lanvaudan. Je suis venu à trois mois à Paimpont.*

J'avais trois sœurs, mais seule l'aînée est née en forêt de Paimpont. J'avais 10 ans quand ma mère est décédée. A ce moment, mes sœurs sont venues avec moi travailler en forêt le charbon de bois. Mais une de mes sœurs voulait partir.

Etes-vous allée à l'école ?

CM: *Qu'est ce que j'ai fait à l'école, rien du tout. Fallait travailler en ce temps là. On avait loin. En haute forêt, à travers le bois, par la grotte. J'allais chez les parents à Kaël Lefevre. J'allais chercher tous les matins, parce que Marie et Gervais, on était du même âge. Le matin, mon père partait à trois heures vers les fouées de charbon. Je me préparais. Y venait m'amener jusqu'à haute forêt. Eh ben, j'arrivais y étaient pas levés. J'allumais le feu. J'avais sept-huit ans. On n'allait pas si souvent que ça à l'école. A 11 ans, l'instituteur me dit : « Tu ferais mieux de rester à aider ton père que de venir ». Ah, bon sang, le lendemain, terminé, plus d'école. Après y disait : « c'est malheureux, elle aurait eu son certificat ». Non, non, jamais, pas ça l'école.*

Quand avez-vous commencé à travailler ?

RG: *On a commencé là dedans, tous, tous mes frères. J'ai commencé à la sortie de l'école à 14-15 ans vers 1946. Quand on est venu là, que mon père est mort, c'est vers 1948. Et puis on est resté tout seul en forêt après, avec ma mère. Ma mère, elle habitait Cogane, à coté de Trudeau. Elle venait à pied ici.*

CM: *J'ai commencé vers 9-10 ans avec mon père à rouler le bois, monter les fouées. Il m'a transmis ses secrets. Lorsque j'avais 15 ans, mon père s'est cassé une jambe, il est allé à l'hôpital. Je suis resté toute seule à m'occuper des fouées. Quand on était à Comper, y avait un espèce de moulin, y avait un meunier. On mettait du charbon et y m'emmenait voir mon père à l'hôpital. J'amenais sur mon dos un sac. C'était volé au patron... (rires) Et pis y m'emmenait le voir. Ca marchait pas si vite, mais ça roulait bien quand même dans le camion.*

Comment étiez-vous payés ? Qui était votre patron ?

RG: Avec mon père c'était Berson, après j'étais avec Derouan de Beignon, et après j'étais chez Renouard.

Au début on était payé à la corde de bois, à la fin on était payé à la tonne de charbon. Comme ça si y en avait de brûlé on n' était pas payé, tandis qu'à la corde on perdait rien du tout. C'était pas pareil.

Mais on n'était pas si bêtes que ça nous non plus (rires). Les sacs auraient peut être pas pesé le même poids à la corde qu'autrement. On mettait davantage de sable. On savait à peu près combien une corde de bois donnait. On s'arrangeait.

Et pis quand y venaient le peser comme ça, quand y avait cent sacs dans un tas, ben quelquefois on les pesait et pis on le mettait en pile les uns sur les autres. Quelquefois on passait trois fois le même sac (rires). Y étaient tellement mélangés qu'on avait le coup à deux. On le repassait derrière, pas aussitôt, on en passait plusieurs avant pour ramener celui là un peu. Comme y étaient tous debout, pour pas qu'ils voient, on laissait tomber celui là et on en foutait un petit à coté pour le cacher. Faut dire, on était exploité...

On voulait pas être perdant non plus. On savait à peu près combien qu'y a dans une corde de bois : deux cent-cinquante kilos de charbon à peu près. Mais des fois fallait pas trop dépasser, parce qu'avec nos ruses on aurait dépassé le poids de la corde aussi. On gagnait huit cent francs de la corde à l'époque, en cinquante-trois. On gagnait plus que les bûcherons. Mais fallait bosser. Celui qui travaillait, il était pas malheureux, à condition de travailler.

CM: Notre patron était Eugène Berson de Concoret. Il était marchand de charbon. Il disait que mon père était le meilleur charbonnier de Paimpont. Il nous payait à la corde de bois. Il achetait le bois coupé au propriétaire. Une coupe toute entière. D'autres charbonniers étaient payés à la tonne de charbon de bois. Ça dépendait des patrons. Je me souviens,

j'allais avec mon petit papier compter les cordes de bois qu'on avait sur la parcelle.

Où avez-vous travaillé ?

RG: On se déplaçait beaucoup sur Paimpont. Pas loin de Métairie Neuve, dans le bas de la côte de Beauvais, au Brulhis de Telhouet, au Hirry, au Glyorels.

CM: J'ai travaillé sur toute la commune de Paimpont. Beauvais on a fait pas mal, Telhouët, le Pas du Houx, Haute forêt, Comper, Tréhorenteuc. Le Val Sans Retour, c'est là qu'on a eu le plus de mal, dans les buttes, fallait balancer des morceaux de bois deux, trois fois, avant d'arriver à la fouée. Là on a eu du mal.

Des fois on restait six mois sur une coupe, ça dépendait comment la coupe était grande, combien de bois y avait à faire, de charbon à brûler.

En quoi consistait le travail ? Quelles étaient les différentes étapes ?

RG: Faire la fouée c'est pas tellement dur. Quand tu as vu deux, trois fois tu sais comment faire. C'est plutôt pour la diriger la fouée. Faut savoir comment que le feu va dedans quand la fouée est allumée. On met le feu dans le fond. Ça commence par la tête à cuire. Par le haut. Faut savoir avec des trous amener le feu.

Quand c'est blanc c'est que ça cuit pas comme y faut, quand c'est bleu, c'est comme le gaz, c'est que ça brûle bien.

Pour faire une fouée faut en mettre des sacs de charbon de bois, je sais pas combien. Sept sacs à peu près pour faire partir. On les gardait d'une fouée sur l'autre. Le milieu de la fouée était tout menu, de la braisette qu'on appelle.

On faisait des trous tout autour, à un mètre et on remplissait tout le temps par en haut, jusqu'à temps qu'elle prenait plus de charbon. Si le feu prenait dans le bas et montait, la cheminée se cassait tout le temps, alors on remplissait jusqu'à temps qu'elle en voulait plus. Et puis quand elle était ben pleine, on faisait des trous autour. Ca durait une journée ou deux comme ça. Après on regardait la fumée si c'était blanc ou bleu. Quand c'était blanc on redoublait les trous de l'autre coté parce que ça tirait plus. Le vent poussait le feu, il l'attirait de son coté. C'était un coup à prendre.

On avait des abris, des hayons on appelait ça : trois mètres de haut sur deux mètres cinquante de large. C'était fait avec des genêts. La nuit quand y faisait du vent tout était emporté.

On faisait à peu près douze-quinze cordes par semaine. Une fois j'ai fait une vingt-trois cordes. Cinquante cordes par mois. Quand y en a une qu'était en train de cuire, hop, on en faisait une autre. On mettait le charbon dans des sacs, des grands sacs en toile. On appelait ça des sacs à « café ».

Quand on avait une fouée en place, on en faisait une autre. Quand la fouée marchait bien, on la mettait le lundi, pour le samedi elle était étouffée. Une fois qu'elle était étouffée, on avait plus de risques beaucoup, elle pouvait rester 5 jours comme ça. Le temps commandait aussi, l'été ça cuisait beaucoup plus vite que l'hiver. Quand la terre était mouillée, c'est moins étanche, faut faire moins de trous. Ça dépend le bois qu'on a : quand c'est du bois assez vert y a de l'eau dedans et quand il est sec y en n'a pas.

On avait du mal des fois pour éteindre la fouée avec des barriques d'eau. On les faisait souvent monter avec les chevaux, des barriques en fer. Ou bien de petits tonneaux de cinquante litres dans la brouette. La fouée, ça dépend comment elle était éteinte, parce que ça s'allume facilement longtemps après.

Quand y a des sacs côte à côte, quand ça prend dans un... Pour la refroidir c'était dur : on montait dessus. C'était rouge comme de la braise. On enlevait toute la terre qu'était dessus pour la remettre après, fallait que la terre soit propre, fallait

pas qui ait une pierre. Fallait toute la ranger et pis bien la nettoyer et la remettre dessus jusqu'à temps que l'air ne passe plus.

Y a des fois quand on monte sur une fouée, on s'enfonçait dedans. Mais on avait le coup, on était habitué. On avait toujours une pelle qu'avait un grand pied qui faisait bien deux mètres. On la tenait toujours en travers quand on montait dessus. Mais ça brûle pas, ça chauffe la fumée, la nuit y sortait des trous, des flammes.

Quand on faisait du charbon on avait des mauvais morceaux aussi : tout était pas cuit. On appelait ça des fumards. On en donnait, on s'en servait aussi. On en mettait des fumards quand y avait un endroit qui brûlait plus vite que l'autre. On remplissait de ça pour que tout partait ensemble.

Y en a qui faisaient du meilleur charbon les uns que les autres. Renouard y faisait du beau charbon, y laissait cuire plus longtemps. Mais nous ça nous intéressait pas, c'est le nombre de tonnes qui nous intéressait. Quand tu fais ta fouée plus longtemps, y a du fumard aussi.

CM: Mon père faisait trois sortes de charbon. Du gros, du mi-gros et du petit. Le gros fallait pas monter sur la fouée, on était obligé de le mettre en sac, à la main. Parfois il était menu-menu, parce qu'il était brûlé trop vite.

Parfois on faisait des petites fouées. J'ai vu faire des vingt-cinq cordes, c'était beau. On savait à peu près combien ça faisait de charbon de bois pour tant de cordes. Mais ça dépendait du temps. On avait des hayons qu'on mettait pour le vent. Combien de fois j'ai dormi sous les hayons dans les sacs à charbon. Parfois, la pluie imbibait les mottes de terre et ça prenait feu plus vite.

On a toujours fait ça, toujours...

Y avait du travail toute l'année dans ces moments là, y avait du travail tout le temps.

Les emplacements des fouées on les trouvait facile, ça avait déjà été brûlé avant et on trouvait encore du charbon, Le

charbon ça pourrit pas.

C'était dur physiquement. Il fallait aller chercher de l'eau, des seaux d'eau, loin, loin, pour éteindre le feu dans le charbon. Parfois ça prenait quand il était sorti, dans le sac.

Quels étaient les rapports avec le patron ?

RG: Un coup j'étais parti à St Malon avec Kael Lefevre et puis j'avais tiré du charbon le matin : une fouée de douze. Kael était venu me chercher pour aller à St Malon. On avait bien cinquante ou soixante sacs de plein. On avait une quatre chevaux à l'époque. Quand on est arrivé, le charbon était brûlé. Le patron avait payé le bois, normal. Et pis moi je l'avais brûlé. Il a pas voulu que je le rembourse.

Ca dépend le patron. Berson y nous aurait fait payé lui. Pas Renouard. Y savait ce que c'est de faire du charbon. Parce que Berson l'avait pas fait lui. Y savait les risques qui avait, c'était son métier.

CM: Le patron de Concoret avait son charretier avec des chevaux qui venait chercher le charbon de bois. Combien de fois j'en ai chargé, j'étais toute comme ça, mais bon sang, j'étais costaud. Je chargeais des sacs de cinquante, soixante kilos de charbon dans la charrette. Des fois j'avais du mal à les mettre.

Le patron venait voir si la nuit mon père surveillait bien les fouées. Oh là là, il l'aurait pas laissée sa fouée... C'était sacré pour lui son métier. Même moi à Comper, toutes les trois heures je me levais pour voir les fouées la nuit. On n'avait pas de réveil, j'ai jamais bien dormi de toute façon, jamais bien de ma vie. Fallait que je me lève, que je suive mon père partout.

Des fois y prenait sa petite cuite lui aussi. On allait chercher de l'argent, des acomptes jusqu'à Concoret à pied. Dans la neige j'ai vu. Y tombait ! C'est parce qu'il en prenait des cui-

tes des fois. J'étais debout – Eh lève toi ! Lève toi ! – y avait de la neige, j'avais froid. Pas moyen, fallait l'attendre. Eh ben le patron était arrivé dans la forêt pour voir si il la surveillait bien la fouée.

Quels étaient les rapports entre charbonniers ? avec les sabotiers ? bûcherons ? garde-forestiers ?

RG: Y avait du monde en forêt à l'époque . Les bûcherons étaient devant, on suivait derrière. On parlait pas avec eux. Y étaient payés à la corde et nous on cuisait à la corde derrière, c'est tout. Y s'en foutaient. On cuisait du charbon derrière. Y étaient payés pour faire les cordes et nous pour le charbon, c'est tout.

Y avait beaucoup de camoriens. Et les baraques étaient beaucoup réunies dans le même coin. Les bûcherons de Camors y vivaient en forêt, dans leurs cabanes, y n'avaient pas de maisons. Y avait les Pichons. Y avait une partie qui faisait du charbon les autres étaient bûcherons. Tout le monde connaissait pas comment faire le charbon mais tout le monde savait abattre le bois.

Y avait le père du facteur Perrin. Jean Lèvesque, Albert Tiéneau à Beauvais.

Gaston Perrin il était bûcheron et y sortait notre charbon avec ses bœufs. Il habite Plélan.

Tous les bûcherons qui venaient de Camors y étaient sous la botte à Berson. Y étaient payés par Berson. Lui, il achetait le bois, la coupe complète. Y donnait tant pour cette coupe là. Y étaient obligés de faire presque deux cordes par jour avec la hache et la scie. Y arrivaient le matin, y faisait pas jour. Y faisaient du feu. Comme abri, y faisaient un carré de bois avec des genêts piqués dedans.

Y en à qui faisaient des jardins. Les bûcherons qu'étaient à la Croix Jalu là-bas, y faisaient du jardinage, sur les places des fouées. Les bûcherons, c'est pas comme nous, y pouvaient

avoir leur baraque ici, y pouvaient aller bûcher à Beauvais. Y avaient pas besoin de se lever la nuit eux. Les vrais bûcherons que je parle c'est ceux qu'étaient camoriens, qui vivaient en forêt. Parce que ceux de par ici, ils vivaient chez eux, ils avaient des vaches.

Je sais pas ce qu'ils faisaient l'été, parce qu'ils faisaient de l'écorce aussi, y avait du chêne à écorce.

On faisait parfois un peu le bûcheron. L'hiver quand y avait pas trop de bois d'abattu. On était obligé de le faire, mais pas beaucoup.

J'ai connu des sabotiers à Camors. J'ai été les voir de temps en temps, mais j'étais jeune. Y avait un sabotier à Paimpont, au fond de Beauvais. La Goutte qui l'appelait. Y faisait ça chez lui.

Les vanniers y venaient prendre les produits en forêt, mais y faisaient ça chez eux. Bossard, il avait des chiens, il emmenait ça avec des chiens à la foire de Ploërmel. Y avait trois chiens. Le soir il avait arrosé les balais et c'est les chiens qui ramenaient tout. Et pis quelquefois y ramenaient le bonhomme. Il avait du taper un petit peu dans ce qu'il avait gagné sans doute. Et pis des fois, les chiens foutaient la charrette en l'air. Et le bonhomme aussi. Les chiens restaient couchés là et pis personne pouvait aborder tant qui n'était pas « douché ». Trois chiens. Il avait un grand bâton comme ça et ça filait, avec des roues de vélo.

Les gardes, y venaient cuber le bois pour les bûcherons, pas pour nous. C'est mon patron qu'achetait le bois. Lui il savait ce qu'il avait acheté. Il venait avec le garde cuber le bois. On avait pas de contact avec le garde. Si, si on leur baisait un lièvre... (rires). Ou à part quand y avait le feu dans les fouées quelquefois. Ça arrivait. C'est tout. Mais sur le bois y avaient plus rien à voir, c'était vendu.

CM: Les bûcherons vivaient en forêt. Y avaient des cabanes comme nous, avec leurs familles.

Les Cojou, y ont fait le charbon, y ont fait les deux.

J'avais neuf ans, je faisais de la galette sur le couvert de marmite, sur le charbon de bois. Tous les deux jours c'était la corvée de galette, fallait en faire. Y venaient manger, on s'entendait bien avec eux. Chacun payait sa farine, fallait bien, en ce temps là, y avait pas grand sous.

Les gardes-forestiers passaient de temps en temps. On n'avait rien à faire avec eux. Y avait Bossard qui faisait les cages et les balais.

Quels étaient vos outils ?

CM: On faisait faire nos outils. On roulait le bois en brouette jusqu'à la fouée. On n'avait pas de scie, pas de hache, pas besoin de ça, le bois était déjà coupé. Y faisait quatre-vingt-trois en ce temps là.

Les femmes travaillaient-elles ?

CM: Les femmes s'occupaient quand même de certaines tâches, moi je faisais tout, du commencement jusqu'à la fin.

Comment cela s'est-il passé pendant la guerre ?

RG: Dans l'époque on faisait du charbon c'était pendant la guerre ou après la guerre un peu : parce que pendant la guerre y avait les gazogènes. Les moteurs marchaient au charbon, les moissonneuses-batteuses. Y faisaient des petits sacs de deux kilos. Y vendaient ça chez les tailleurs. Y avait des fers à repasser au charbon à l'époque.

C'était de la braisette qui faisaient dans leurs fours, c'était pas pareil. Ça servait pour les gazos et après c'est venu pour les barbecues.

Ca servait aussi à « Coaron ». Y avait une usine de cuivre .Y faisaient venir ça par camions complets.

Mon frère a fait du four à braisette avec du fagot. C'était pas du gros bois, que des branches. Y faut avoir le four aussi,

un couvercle qu'y rabattait dessus avec un gros bout de bois pour l'empêcher de bouger. Y faisait ça dans la journée, c'était pour les gazos. Y en a beaucoup qu'on fait ça. Il allait dans les fermes, à la journée pour faire marcher les machines agricoles au gazo.

La marmite, y mettait deux ou trois cordes de bois là-dedans. C'était une meule comme nous, en ferraille à la place de la terre. Le charbon était pas le même, il était plus cuit. Y était obligé de ramener tout le bois au même endroit. C'était de la ferraille par panneaux, des cercles.

CM: Pendant la guerre, mon père a été mobilisé. Les allemands l'avaient réquisitionné pour travailler. Il faisait du charbon de bois pour le gazogène.

Moi et mes sœurs on est resté en forêt. Eugène Berson de Concoret nous a placées dans des fermes. La plus jeune de mes sœurs s'était cassé le bras, elle était à l'hôpital. On était mené comme des chiens ! A la tâche ! Je suis partie de St Malon, en chaussons, à minuit jusqu'à Beauvais dans la baraque de mon père. Elle tournait autour de la table la bonne femme – Penses tu, tu vas pas m'avoir plus longtemps ! – C'était honteux. J'étais haute comme deux pommes. Fallait ramasser des betteraves. Elle me donnait un bout de pain à midi et hop au champ. On n'y est pas resté longtemps, trop habitué à la forêt.

J'aimais ça la forêt.

Renouard était venu m'aider pendant la guerre. Il avait peur que je ne sache pas faire le boulot. On choisissait sa fouée. Je l'avais fait après lui, parce qu'il trouvait que je ne le faisais pas bien, j'avais recommencé. C'est Berson qui a fait revenir mon père.

Pendant la guerre y avait des marmites et des fours à braisette. Philippe Guégan a fait ça.

Lemel il a fait du charbon de bois au four sûrement, vu que je l'ai jamais vu faire du charbon de bois. On dit qu'il avait fait

ça pendant la guerre, mais moi j'habitais pas ici.

Au four c'est pas pareil. C'est pas le même charbon de toute façon, c'était plus petit. C'était fait avec des fagots qu'y brûlaient, du petit bois.

Pendant la guerre y faisaient ça camouflés, en cachette.

Quand avez-vous arrêté ?

RG: Ma fille Raymonde est née à Rocheplate chez les parents de ma femme. Elle était fille de garde-forestier des Forges. Après elle est venue avec nous en forêt jusqu'à 4 ans. Et pis après on avait une baraque en forêt nous aussi, et pis on avait loué une petite maison et c'est quand le fils est né qu'on a laissé la forêt. On a laissé parce qu'y avait pus rien non plus. C'était dur.

Quand on va sur St Malon, à côté du château d'eau, la première barrière – c'est là que j'ai arrêté.

J'ai été faire mon service militaire en cinquante trois. J'en ai fait encore un peu après et j'ai arrêté.

On a arrêté parce qu'y avait plus de patron. Fallait trouver où l'envoyer le charbon. Mon père c'était bien, mais faire soi même, acheter son bois, faire comme y faisait le gars à la fin, Renouard. A la fin y n'avait plus d'ouvrier, ou des ouvriers qu'y prenait comme ça. Y travaillait pour lui et puis y vendait. Il achetait une coupe complète, trois cents, quatre cents cordes et ça y était. Il avait un petit camion pour le charbon.

CM: Nous on a arrêté, on était au Pas du Houx dans ce temps là. Y a eu le feu. Ca brûlait, oui. Et pis mon père est tombé malade. J'étais mariée y avait pas longtemps. J'étais enceinte du premier gosse, je m'en rappelle, et ben j'ai arrêté à ce moment là.

Mais y en avait encore qui faisaient. Renouard et pis Roger Guégan qui brûlaient encore sur Trudeau.

Qu'avez-vous fait après ?

RG: *J'ai été routier après. Après mes frangins, y en a deux qui sont partis à la SNCF et l'autre il était charpentier-couvreur. Quand j'ai pris les camions, ça a changé.*

CM: *On a bûché après, plusieurs années avec mon mari. Il l'abattait le bois, je le sciais et le rangeais. Trois cordes de bois et une stère par jour, cordées et tout, fallait le faire ! Y avait pas beaucoup d'homme capables de le faire. Mais j'avais une scie qui coupait aussi. C'était un bûcheron qui l'aiguisait. Des fois elle avait pas de chemin, on appelait ça du chemin. On a fait les fermes aussi. A la tâche. Un jour ici, un jour là.*

Avez-vous monté d'autres fouées après ?

RG: *La dernière on l'a faite à Beauvais. C'était pour faire du fer. Y voulait du charbon pour les petits fours à minerai de fer en glaise. Je sais pas si y ont réussi à en faire.*

Oh ça se vendait bien le charbon. Si on avait trouvé on aurait fait des sous avec nos fouées.

Deux fêtes que ça faisait. Le premier dimanche on construisait la fouée. Ça durait huit jours. On sortait le charbon et on faisait une autre fête.

On sortait à peu près deux ou trois tonnes de charbon. Ça faisait cinquante francs le sac de vingt-cinq kilos. Ça nous rapportait. J'étais content de refaire des fouées comme à Telhouët, ressentir le charbon. On était sur le journal tous les jours avec Larcher.

La dernière que j'ai faite c'était avec Larcher. Y sait ce que c'est le charbon, il a vu ce soir là. On avait une petite fouée de six-sept cordes à Beauvais. Et puis dans la nuit, il appelle, y dit que la fouée était toute enfumée. Nous v'la partis là-bas. C'est que la fouée était fumée et qui y avait du gaz dedans.

La fouée tournait sur elle même. Le bois se couchait. On coupait des plisses avec les phares d'autos pour boucher les trous mais ça repoussait. J'ai dit à René, on la laisse brûler, c'est pas possible. Et tout d'un coup j'ai pensé : j'avais débouché la cheminée. Je monte dessus et ça a tout dégagé. Ça arrivait souvent à l'été. Larcher a dit que c'était pas de la rigolade. Mais elle était mal faite la fouée, c'est des étudiants qui l'avait montée.

Où habitiez-vous ?

RG: *On avait une baraque en forêt plus une maison. Mais à l'époque c'était pas des baraques, c'était les murs en terre. On en avait monté une à Telhouët pour faire voir comment c'était. On appelait ça une loge. C'était une cahute en genêts et terre avec des plisses qu'on coupait.*

Nous, le père, on avait une baraque en bois, qu'était par panneaux, qui se déplaçait avec des boulons. On prenait un charpentier nous souvent. Pour que c'était monté dans la journée : Beaudoin. La couverture, c'est des tôles et c'était fini. Y avait toutes sortes de cabanes, mais nous elle avait une fenêtre, des panneaux larges comme ça avec des boulons, peut-être une dizaine.

On vivait pas dedans nous beaucoup. Nous on a vécu dedans quand on était marié, mais autrement c'était mon père et mes frères, c'est tout. Ma mère était dans une maison tout le temps.

Nous on était trois ans sans bouger de place. Mettons qu'ils abattent une coupe, tout un grand carré, et on suivait comme ça.

On habitait dans la loge à côté de Roche-Plate.

On tâchait de se mettre où y avait de l'eau, un peu au centre, où c'était facile à aborder.

Renouard, y vivait complètement en forêt lui. Y faisait des loges en terre, des pièces, plein de pièces comme ça. Y restait

beaucoup dans le même endroit. Y restait plusieurs années dans le même endroit. Après il a pris une petite ferme pour lui et sa femme. Y étaient six ou sept gosses . Pour se rapprocher, aller à l'école, il avait loué à Plélan, l'ancien Moulin de la Rosière au Gué.

CM: On appelait ça une baraque. Des fois on la faisait en terre, on mettait du papier journal, on utilisait des tôles. On voyait des vipères en haut. Saleté !

Fallait déménager la baraque et tout. On était habitué, et hop, fallait repartir de l'autre côté. Fallait que tout était fait le soir. On défaisait celle qu'on était dedans et on la refaisait. L'autre, elle tombait à la longue. Le charretier à monsieur Berson venait nous aider avec sa charrette ou même les bûcherons d'à côté. Fallait partir de bonne heure...

Si c'était pas trop fini fallait dormir quand même.

On la faisait le plus près possible qu'y avait des cordes de bois pour surveiller les fouées.

Aviez vous des meubles ?

CM: Pour faire un lit, y avait deux bouts de bois à chaque bout et puis des branches de fagots dessous, de l'herbe séchée dessus et c'était tout. C'était ça le lit. C'était pas les matelas et les sommiers de maintenant.

On faisait avec des bouts de bois des chaises et des bancs, avec des planches, des tables. C'est tout ce qu'on avait.

Le ménage était vite fait. Un coup de balai et voilà.

On avait de grandes malles avec nos affaires dedans et un garde-manger pour notre pain.

Où trouviez-vous l'eau ?

RG: Pour trouver de l'eau, c'était les ruisseaux, comme l'Aff, on trouvait des fontaines, c'est pas facile à trouver des sources. On prenait que de l'eau courante nous.

CM: Et l'eau... Pour trouver de l'eau, si je vous dirais qu'on ramassait de l'eau des ornières de la charrette avec une louche. On la mettait à bouillir pour faire de la soupe.

Fallait que mon père trouve la source avec sa montre. Il la faisait tourner. Ben quand y trouvait une source, on creusait un trou et on avait de l'eau. Des fois on avait loin à chercher. Fallait faire des trous, laver.

Aviez-vous des Animaux domestiques ?

RG: Nous aussi on avait des chevaux pour sortir le charbon. On faisait pas beaucoup ça, c'est quand celui qui faisait ça était malade. Les chevaux couchaient avec nous. Quand j'étais tout seul, il était là comme copain.

CM: On avait des lapins. Une chèvre. Quand y eu la guerre, la pauvre a tourné folle. On avait du lait. Trois litres de lait par jour qu'elle donnait la pauvre petite bête. Elle avait failli se faire tuer à Comper, à cause du bombardement de Point-Clos. Une bombe est tombée juste à côté.

On avait un chien, des chats des fois. On aimait bien les bêtes. Costaud, y mettait ses deux pattes sur la porte. Jamais y rentrait.

Les chevreuils venaient toujours auprès de la cabane. On voyait ça le matin quand on se levait. En ces temps là y avait plus de neige que maintenant.

Que mangiez-vous ?

RG: *Des fois on allait loin, à Beauvais. Y avait des dépôts de pain, et de la viande, y avait un café, une épicerie, ça ravitaillait tout le secteur.*

CM: *Les charbonniers avaient pas grand chose à manger. Y étaient durs avec nous.*

Mon père question de ça, il achetait bien trop de viande. On avait de la viande à manger, ça c'est sûr. Il achetait à Tréhorentec, à Paimpont, ça dépend, fallait aller à pied au village.

Chassiez-vous ?

RG: *On n'avait pas le droit de chasser, on avait le droit de braconner, c'était tout ! C'était pas terrible avec les gardes.*

CM: *On n'avait pas le droit d'aller à la chasse. J'ai mis un piège une fois, j'ai pris un renard et j'ai jamais recommencé. J'aurais aimé aller à la chasse. Y en a beaucoup qui le faisaient. Mon père, jamais. Y avait plein de lapins, par Rauco et tout ça. Le patron quand y nous a embauchés, il a dit, défense de braconner.*

Ramassiez-vous des champignons, des plantes ?

RG: *On ramassait des champignons aussi, des cèpes, des « lucelles » (myrtilles), du muguet, du tilleul ou des plantes comme ça c'est tout. Y a peut être des plantes pour ça mais faut les connaître.*

CM: *On ramassait des cèpes, des têtes de nègres. On connaissait pas les girolles, on connaissait rien en ce temps là. On mangeait des myrtilles, des mûres, comme ça. Des châtaigniers on en trouvait.*

Et la boisson ?

RG: *On buvait du cidre, dans les fermes, une barrique. Une « cahute » en terre, de la fougère dessus.*

CM: **Le cidre fallait aller le chercher au bourg. J'en ai fait des corvées de cidre.**

Quand quelqu'un était malade, comment le soignait-on ?

RG: *On se faisait des entorses avec les brouettes. Le dos, j'ai été opéré du dos déjà. Quand on roulait les cordes de bois. Mon frangin qu'était costaud, une corde de bois en six brouettes.*

CM: *On voyais jamais le docteur. Un chien m'avait mordu une fois à la cuisse. Y avait où mettre le poing. La femme à Kaël Lefeuvre, une livre de sucre dans le trou qu'elle avait mis et tous les jours elle venait faire le pansement. Deux mois sur le lit, jamais chez le docteur. Ça m'étonne que je sois pas morte. J'aurais pu avoir la gangrène en plein mois d'août.*

Oh! les tiques, et les puces, à Rauco. Là bas, une fois, je chauffais de l'eau dans la lessiveuse et j'en jetais partout dans la cabane. Du coup, je me couchais pas de la nuit, incroyable.

La fumée c'est bon pour les bronches, la fumée de charbon. Fallait faire le tour sept fois autour de la fouée dans la fumée et ça allait mieux après.

Mon oncle qui habitait à Rennes, il amenait ses filles comme ça faire un tour autour de la fouée.

Le charbon c'est très sain.

Comment passiez-vous l'hiver ?

CM: Une année on a brûlé une fouée de charbon. Le feu était dans le milieu de la cabane. On avait pas de cheminée, ça fume pas le charbon de bois, mais ça chauffait. On avait jamais froid. Fallait bien faire le charbon de bois sous la neige, en sabot. Pas de chaussettes, pas de chaussons, pas rien dans les pieds. On n'avait pas chaud aux pieds. Mais sur la fin j'étais plus maligne. Je piquais des sacs vides qu'y nous donnaient pour mettre le charbon et je m'étais mise à faire des chaussons pour les sabots. Jusqu'à minuit on faisait des chaussons. Comme ça on était bien.

Aviez-vous des loisirs ?

RG: On pouvait arrêter quinze jours si on voulait. Le dimanche pas beaucoup, fallait surveiller la fouée. On partait en vacances aussi. Une fois on est parti pendant quinze jours. Des fois y nous interdisait d'en faire en été à cause des feux de forêt.

CM: On n'avait pas de jeux, fallait travailler, c'est tout. Des trompettes, des machins qu'on faisait des fois, mais pas souvent. ça faisait de la musique. On n'avait pas le temps. Des fois on se réunissait avec les bûcherons, y habitaient

pas loin. On avait bien des communions, des petites fêtes de famille qu'on faisait en forêt. On trouvait des combines pour monter le banquet.

A seize ans, le dimanche fallait travailler jusqu'à midi avec mon père si je voulais sortir l'après-midi. Si je voulais aller au bal.

J'aimais aller au bal à Tréhorenteuc. Je revenais à trois heures du matin. Fallait se rhabiller et aller à la fouée, pas le droit de se recoucher. Le travail c'est la santé.

On allait tous les dimanches à la messe. Ma mère était très croyante. Mais ça dépendait des familles. Fallait aller aux vêpres, cirer les chaussures.



Pour aller plus loin....

Bigot Denis: *Les charbonniers de Paimpont à Monfort, Glanes en Pays Pourprée n°43, 2ème semestre 1996.*
Un article qui reprend les grandes lignes du n°hors série du Chatenay sur les charbonniers par Guy Larcher suivi d'une évocation de la fouée de la «Fête du Fer» de 1993.

Fédération du Carrefour de Trécélien: *Contes et légendes de Brocéliande, Terre de Brume Edition, 1999.*
« La bûche en or » Un conte populaire sur les charbonniers collecté auprès de Marie Niobé du village du Cannée à Paimpont, par Adolphe Orain en 1901 (p44 à 54).

Fédération du Carrefour de Trécélien: *Les Forges de Paimpont : Une activité industrielle du XVIIème siècle au XIXème siècle.*
Un chapitre sur les combustibles et sur la fabrication du charbon de bois pour les Forges (p43-44).

Fédération Française de Randonnée Pédestre: *Topo guide, Brocéliande...à pieds, 2003.*
Deux articles sur le métier des charbonniers et la technique de la fouée suivis d'une version du conte populaire:
«La bûche d'or». (p74 à 77)

Fichet Jean-Claude: *Tableaux en Brocéliande, 2002.*
Un chapitre sur le travail des charbonniers. Jean de Chantepie fuit le S.T.O. et trouve du travail comme charbonnier à Trécélien. (p36 à 44)

Larcher Guy: *Les Charbonniers à Paimpont : contribution à l'histoire d'une commune, numéro hors-série de la revue « Le Chatenay », Association des Amis du Moulin du Chatenay, 1986.*
Le travail de synthèse sur les charbonniers à Paimpont, à base de témoignages, archives, documents annexes.

Le Goffic Charles: *Brocéliande, Terre de Brume Edition, 1996.*
Une rencontre avec un charbonnier de Paimpont en 1931. (p150-151).

Mongobert Gilles: *Liberté retrouvé en Pays de Brocéliande, 1994.*
Plusieurs passages sur la confection du charbon de bois durant la Seconde Guerre Mondiale et sur les rapports entre l'activité des fours à braisettes et la résistance. (p17-18) ; (p34) ; (p39).

Mon petit chevreuil,
ou les métamorphoses d'une charbonnière
Conte de Hubert Mauguet, Paimpont. 1989.



Ça c'est passé un soir d'automne à la nuit tombante, alors que je revenais du Tombeau du Géant. Mais voilà que sur le chemin du retour, j'eus la grande surprise de voir surgir, à ma droite, un tout petit chevreuil qui s'arrêta sur le milieu de la route, continua sa marche jusque sur le bas-côté et y resta un bon moment. Mais, ce qui m'avait rassuré, c'est que je ne l'avais pas renversé. Cette chose inattendue m'a quand même fait réfléchir. Il m'a semblé que ce petit animal voulait me dire quelque chose. C'est alors que le lendemain, j'ai décidé de refaire ce parcours à la même heure précise, à l'endroit même où je l'avais observé. Mais voilà que se reproduisit la même chose. Alors je m'arrêtai bien doucement sur le bord de la route à environ quarante mètres de celui-ci et tout doucement je descendis de ma voiture, me dirigeai vers lui en tendant un bras, puis marchai à sa rencontre à pas lents. Mon cœur battait très fort. J'allai dans la direction de celui que j'appellerais mon idole, car j'ai une extrême tendresse pour la beauté et l'élégance de cette merveilleuse créature. J'arrivai jusqu'à lui, je le caressai tout le long des os, mais tout à coup assez nerveusement, il fit plusieurs bonds et il rentra en forêt environ sur vingt mètres et ils'arrêta au milieu des fougères, et de nouveau il me regarda, comme pour me faire comprendre qu'il fallait le suivre. Aussitôt je fus dans sa direction et nous voilà partis tous les deux, lui me précédant, pour me faire voir où il voulait aller. Chemin faisant, je réfléchissais beaucoup, car ce déroulement me paraissait un peu bizarre. Nous avons marché environ un quart d'heure, nous étions déjà bien avancés dans la forêt, mais voilà que mon petit guide stoppa nettement devant un fourré presque impénétrable où il y avait beaucoup d'ajoncs. C'était le lieu même d'une très ancienne place de fouée où autrefois on brûlait le bois pour en sortir du charbon. Le petit chevreuil passa le premier facilement, mais moi, il me fallut me mettre à quatre pattes, et quand je suis arrivé au milieu de ce fourré, cette petite bête était couchée, en travers de mon passage. Arrivé à lui, il se mit debout, fit deux mètres sur ma gauche, et se mit à gratter avec une de ses pattes de devant pour marquer l'endroit où il fallait que moi aussi je fasse un trou. Puis il recula un peu et me regarda, mais songeste ne me disait pas grand-chose, j'ignorais totalement, qu'à cet endroit précis, il y avait une valeur et surtout un très grand souvenir. Alors je me suis mis à creuser avec mes deux mains jusqu'à vingt centimètres de profondeur. Il me fallut arrêter car je suis tombé sur une énorme racine qui venait d'un gros chêne qui était à quelques mètres, mais l'animal est revenu

auprès de moi comme pour me dire qu'il fallait continuer, alors je me remis à creuser en agrandissant le trou. Et puis tout à coup j'ai senti quelque chose, j'ai glissé ma main sous cette grosse racine pour pouvoir prendre cet objet encore indéterminé. Après l'avoir pris dans mes mains, j'ai constaté avec certitude que c'était deux grosses alliances en or, alors je me suis mis debout pour bien les regarder. Mais ces deux précieux bijoux me faisaient mal aux yeux tellement ils brillaient, avec le reflet du soleil couchant. J'étais comblé de joie, à tel point que je me considérais comme le premier homme à avoir trouvé ce que l'être humain n'a jamais découvert. Aussitôt mon regard se tourna vers celui qui m'avait conduit jusqu'ici, mais il avait disparu sans le moindre bruit. C'est alors qu'à ce moment même je sentis un grand frisson, car ce qui me parut étrange et instantanément, j'ai senti derrière moi un grand courant d'air accompagné d'un drôle de cri. Je fus saisi d'une peur glaciale, comme si la mort s'approchait de moi, je fis demi-tour et j'eus la grande surprise de me trouver face à une nuée qui tournoyait sur elle-même et dedans j'entrevois comme la silhouette d'une personne, et de cet endroit j'entendis une voix qui me dit : « n'aie pas peur, rassure toi et écoute moi. Je me suis transformé en chevreuil pour attirer ton attention parce que c'est toi que j'ai choisi pour retrouver ce que j'avais caché, il y a environ deux siècles, dans cette grande et belle forêt de Brocéliande, le jour où mon époux est décédé, dans notre hutte en brousses, j'ai retiré l'alliance de son doigt et après j'ai enlevé la mienne et c'est alors que j'ai creusé un gros bout de charbon et je les ai mises dedans, et je les ai enfouies dans la place de fouée, endroit du dernier lieu de travail de notre vie car dans cette terre nos corps seront séparés, c'est pour cela que j'ai voulu que nos deux alliances restent unies comme si nous étions encore ensemble tous les deux sur cette terre jusqu'à la fin des temps, mais moi aussi je veux m'endormir dans le soleil de l'éternité à l'endroit même où mon mari a serré ma main pour la toute dernière fois, mais elle avait à peine fini sa phrase que j'entendis une voix qui me dit : Va mon ami « espère ».

Hubert Mauguet est né le 13 octobre 1918 à Paimpont. Il fut tour à tour aide charbonnier à 15 ans pour Jean Caro en 1933, carrier, mouleur aux Forges de Paimpont, bûcheron, manœuvre à la gare de Rennes puis cageotier.... Il a écrit cette histoire en 1989.

Sommaire

Préface(p.5)

Introduction

Une vie en forêt.....(p.6)

La meule ou motte de charbon de bois.....(p.7)

Petite histoire des charbonniers de Paimpont.....(p.7)

L'après charbonniers.....(p.5)9

L'art de la fouée:

Montage d'une fouée à Paimpont par René et Roger Guéguan.....(p.13)

(Photos de Pascal Glais avec des extraits de témoignages de Célestine Maleuvre et Roger Guéguan).

Le four à braisettes: montage de deux fours par Alain Goddaint.....(p.59)

(Photos de Pascal Glais avec des extraits de témoignages de Célestine Maleuvre et Roger Guéguan).

Traces.....(p.69)

Photos de Pascal Glais sur des traces de four à braisettes en forêt de Brocéliande.

Témoignages.....(p.72)

Célestine Maleuvre et Roger Guéguan évoquent leurs souvenirs de charbonniers.

(Propos recueillis par Laurent Goolaerts et Maryline Millet).

Bibliographie.....(p.83)

Conte: «Mon petit chevreuil» par Hubert Mauguet.....(p.84)

**Edité par l'association:
Les Amis de la Bibliothèque de Paimpont
1, esplanade de Brocéliande
35380 Paimpont**

**Conception realisation:
Laurent Goolaert & Frédéric Chenu**

Photos: Pascal Glais

Maquette:Frédéric Chenu

Couverture: Photographie de Pascal Glais

**Impression & photogravure:
Imprimerie Compagnons du Sagittaire:
19, rue Bahon-Rault
35000 Rennes**

**ISBN 2-9525306-0-2
Dépôt légal 3ème trimestre 2007**
